

# Du scepticisme en phonologie: Sextus Empiricus et les voyelles grecques

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Du scepticisme en phonologie: Sextus Empiricus et les voyelles grecques. Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2016-2017, Université de La Réunion; CRESOI, Apr 2016, Saint Denis, La Réunion. pp.147-166. hal-01697141

**HAL Id: hal-01697141**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01697141>**

Submitted on 31 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Du scepticisme en phonologie : Sextus Empiricus et les voyelles grecques

---

JEAN-PHILIPPE WATBLED  
PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE  
LCF, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

L'objectif est ici de proposer quelques réflexions à la fois sur le plan philosophique et sur le plan linguistique, plus précisément phonologique, en confrontant deux textes et en rendant compte de quelques éléments d'un dialogue à distance chronologique entre leurs auteurs. Ces textes sont la *Tekhnè Grammatikè* (*Art grammaticale* ou *Traité de grammaire*) de Denys le Thrace et le *Pros grammatikous* (*Contre les grammairiens*) de Sextus Empiricus.

Nous verrons à cette occasion non seulement comment raisonnait Sextus Empiricus au début de l'ère chrétienne à propos d'une question précise, celle des lettres et des phonèmes du grec, mais aussi que son argumentation est révélatrice de l'état du système vocalique du grec « standard » de son époque, qui n'était manifestement plus celui du grec classique de l'époque de Platon.

## DENYS LE THRACE ET SEXTUS EMPIRICUS

Commençons par quelques mots sur les auteurs. Denys le Thrace a vécu de 170 à 90 avant notre ère. Élève d'Aristarque de Samothrace, il était probablement d'Alexandrie et non de Thrace, dont ses ascendants étaient originaires. Il a séjourné à Alexandrie et à Rhodes. Il est l'auteur présumé de la *Tekhnè Grammatikè*<sup>1</sup>.

Cette œuvre courte offre une description sommaire et principalement morphologique de la langue grecque. Les points qui y sont traités sont les suivants : la lecture, le ton (accent tonique, hauteur de la voix), la ponctuation, les éléments (voyelles et consonnes), les syllabes, le mot, les classes lexicales (nom, verbe, etc.) et la flexion. La phrase est simplement définie et la syntaxe est

---

<sup>1</sup> *Grammatici Graeci* I, vol. 1: *Dionysii Thracis Ars Grammatica (Tekhnè Grammatikè)*, éd. Gustavus Uhlig, Leipzig : Teubner, 1883 ; Jean Lallot, *La grammaire de Denys le Thrace*, trad. annotée. Paris : CNRS- Éditions, 2<sup>e</sup> éd. 1998. Sur le traité de Denys le Thrace, on peut se reporter à Keith Allan, *The Western Classical Tradition in Linguistics*. Londres/Oakville: Equinox, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, 2009, p. 84-93. L'authenticité de la *Tekhnè* a été mise en doute, comme le rappelle Marc Baratin, in Sylvain Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 1 : *La naissance des métalangages en Orient et en Occident*. Liège/Bruxelles : Mardaga, 1989, p. 199-201 ; Robert H. Robins reconnaît qu'une partie du texte est certainement de Denys, in Sylvain Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 2 : *Le développement de la grammaire européenne*. Liège/Bruxelles : Mardaga, 1992, p. 66.

absente. Marc Baratin rappelle l'intérêt de ce texte, qui « est devenu, au moins à partir du V<sup>e</sup> siècle de notre ère, le manuel de base de l'enseignement de la grammaire », et qui « est enfin le seul texte de ce type dont on dispose pour le domaine grec [...] »<sup>2</sup>.

Sextus Empiricus, médecin, philosophe et astronome grec, est un représentant du scepticisme de l'Antiquité, plus précisément du courant pyrrhonien de cette école<sup>3</sup>. On l'appelait « Empiricus » en raison de son appartenance à l'école empiriste de médecine. Il a vécu aux II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> siècles de notre ère (*circa* 160-210), mais hormis cela, nous ne savons pas grand-chose de sa biographie.

En revanche, son œuvre nous offre un compte rendu substantiel de la philosophie pyrrhonienne. De cette œuvre, il nous reste les *Esquisses pyrrhoniennes* (*Pyrrhōneioi hypotypōseis*) et *Contre les professeurs* (*Pros mathematikous*)<sup>4</sup>. Le second titre inclut onze livres : *Contre les grammairiens* (*Pros grammatikous*), *Contre les rhéteurs*, *Contre les géomètres*, *Contre les arithméticiens*, *Contre les astrologues*, *Contre les musiciens*, *Contre les logiciens* (deux livres), *Contre les physiciens* (deux livres), *Contre les moralistes*, mais en fait on peut considérer que seuls les six premiers écrits doivent être regroupés sous le titre de *Contre les professeurs*, l'ensemble des trois derniers ayant reçu l'appellation de *Contre les dogmatiques* (*Pros dogmatikous*).

<sup>2</sup> Marc Baratin in Sylvain Auroux (dir.), *op. cit.*, t. 1, p. 197.

<sup>3</sup> Pyrrhon d'Elis (*circa* 360-270 avant notre ère) est considéré comme le fondateur de l'école sceptique. Le scepticisme est avec le stoïcisme et l'épicurisme l'une des grandes philosophies de la période hellénistique, qui va de la mort d'Alexandre le Grand (323 avant J.-C.) à la fin de la République romaine (31 avant J.-C.). Le *skeptikos* observe (sur l'étymologie, voir Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*. Paris : Klincksieck, nouvelle éd. 2009, p. 979-980) ; le philosophe sceptique examine et réfléchit, n'affirme rien, pratique la suspension de jugement (*epokhē*) et n'adopte aucune position dogmatique. Sur le scepticisme de l'Antiquité, on peut consulter : Carlos Lévy, *Les scepticismes*. Paris : PUF, « Que sais-je ? », p. 5-91 (sur Pyrrhon : p. 11-21 ; sur Sextus : p. 66-76) ; Richard Bett (dir.), *The Cambridge Companion to Ancient Scepticism*. Cambridge : Cambridge University Press, 2010 (sur Pyrrhon : Svavar Hrafn Svavarsson, « Pyrrho and early Pyrrhonism », p. 36-57 ; sur Sextus : Pierre Pellegrin, « Sextus Empiricus », p. 120-141) ; sur l'ensemble des philosophies hellénistiques, on dispose de l'indispensable ouvrage d'Anthony A. Long et David N. Sedley, *The Hellenistic Philosophers*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987 (en français : *Les philosophes hellénistiques*, trad. par Jacques Brunschwig et Pierre Pellegrin, 3 vol. Paris : GF-Flammarion, 2001).

<sup>4</sup> Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, intr., trad. et comment. par Pierre Pellegrin. Paris : Seuil, 1997 ; *Contre les professeurs*, intr., glossaire et index par Pierre Pellegrin, trad. par Catherine Dalimier, Joëlle et Danielle Delattre, Jean-Paul Dumont, sous la dir. de Pierre Pellegrin. Paris : Seuil, 2002. Je citerai les *Esquisses pyrrhoniennes* et *Contre les grammairiens* dans ces éditions (trad. de Catherine Dalimier pour le second). En anglais, on dispose de l'excellent ouvrage de David L. Blank (trad. et comment.), *Sextus Empiricus, Against the Grammarians (Adversus Mathematicos I)*. Oxford : Clarendon Press, 1998.

## QUESTIONS DE DOCTRINE : LE SCEPTICISME

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est sans doute utile de présenter le mode de raisonnement de Sextus sur des terrains autres que le langage. Tout d'abord, il nous offre sa propre définition du scepticisme, ainsi que le but à atteindre :

« Le scepticisme est la faculté de mettre face à face les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées, de quelque manière que ce soit, capacité par laquelle, du fait de la force égale qu'il y a dans les objets et les raisonnements opposés, nous arrivons d'abord à la suspension de l'assentiment, et après cela à la tranquillité »<sup>5</sup>.

Selon ses partisans, le scepticisme s'oppose au dogmatisme. La preuve que celui-ci n'est pas la bonne attitude se trouverait dans les désaccords entre les dogmatiques, alors que chacun pense détenir la vérité :

« La manifestation principale des différences nombreuses, et même infinies, concernant la pensée humaine est le désaccord entre ce que disent les dogmatiques sur divers sujets, et notamment sur ce qu'il convient de choisir et d'éviter »<sup>6</sup>.

Le scepticisme de Sextus entraîne logiquement le relativisme. À ce propos, il nous donne un exemple d'argumentation difficile à réfuter, en même temps que de son goût du paradoxe :

« Donc toutes choses sont relatives. Et celui qui dit que toutes choses ne sont pas relatives confirme que toutes choses sont relatives, car il montre, du fait qu'il s'oppose à nous, que le "toutes choses sont relatives" lui-même est relatif à nous et non pas universel »<sup>7</sup>.

Autrement dit, même le relatif est relatif, ce qui impose *de facto* le relativisme.

La dichotomie apparence *vs* réel joue un rôle essentiel dans la doctrine, et « il est sans doute facile de dire ce que chaque objet paraît être à chacun, mais pas du tout ce qu'il est [...] »<sup>8</sup>. Il en ressort que le réel est inconnaissable de manière assurée, d'autant plus qu'il n'existe aucun critère de la vérité. D'ailleurs,

---

<sup>5</sup> *Esquisses pyrroniennes*, livre I, 4, § 8, p. 57 (« suspension de l'assentiment » : *epokhè* ; « tranquillité » : *ataraksia*).

<sup>6</sup> *Op. cit.*, livre I, 14, § 85, p. 101.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, livre I, 14, § 139, p. 131.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, livre I, 14, § 112, p. 117. Ce sont évidemment les dogmatiques qui sont ici visés, car ils confondent apparence et réalité.

même sur ce point, on ne peut se prononcer : « mais s'il y en a ou s'il n'y en a pas, sur ce point nous suspendons notre assentiment »<sup>9</sup>.

Après avoir exposé des points doctrinaux, il est intéressant de donner un exemple d'argumentation développée par Sextus. Alors que chacun, s'appuyant sur son bon sens, va penser que le plus grand inclut nécessairement le plus petit, notre philosophe antidogmatique prend le contrepied de cette position, pour arriver à une conclusion paradoxale :

« Et voici pourquoi le plus petit n'est pas inclus dans le plus grand. Si, en effet, cinq était inclus dans six comme le plus petit dans le plus grand, quatre serait compris dans cinq, trois dans quatre, deux dans trois et un dans deux. Ainsi, six contiendrait cinq, quatre, trois, deux et un, qui ensemble feraient le nombre quinze, dont nous concluons qu'il est inclus dans six, si on a accordé que le plus petit est inclus dans le plus grand »<sup>10</sup>.

La conséquence de ce raisonnement est « qu'il est [...] absurde de dire que le plus petit est compris dans le plus grand »<sup>11</sup>. La logique est bien entendu vicieuse, puisque Sextus additionne illégitimement des sous-ensembles de niveaux différents, enchâssés les uns dans les autres.

Plus intéressantes sont ses observations anthropologiques, par exemple sur le relativisme culturel, religieux ou moral : « Si, assurément, ce qui touche au culte divin et aux choses illicites était naturel, tout le monde en userait de la même manière »<sup>12</sup>.

Mais cela n'empêche pas de vivre, l'essentiel étant de rejeter le dogmatisme, et « le sceptique [...], d'une part suspend son assentiment concernant quelque chose de bon ou de mauvais par nature [...], s'abstenant sur ce point aussi de la précipitation dogmatique, et d'autre part suit sans soutenir d'opinion les règles de la vie quotidienne »<sup>13</sup>.

## QUESTIONS DE PHONOLOGIE : LES VOYELLES GRECQUES

Afin de mieux comprendre le dialogue à distance entre Sextus et Denys ainsi que les critiques de Sextus adressées aux grammairiens, nous allons à

---

<sup>9</sup> *Op. cit.*, livre II, 3, § 18, p. 209.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, livre III, 12, § 87, p. 417. La même argumentation peut bien entendu se poursuivre *ad nauseam*, puisqu'elle est applicable de manière récursive, à cinq, qui contient quatre, à quatre qui contient trois, etc., ce qui donnerait 35 inclus dans 6, etc. (cf. n. 2 de Pierre Pellegrin, *ibid.*).

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Op. cit.*, livre III, 24, § 226, p. 493.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, livre III, 24, § 235, p. 497.

présent aborder préalablement la question phonologique, et plus précisément l'évolution du système vocalique du grec<sup>14</sup>.

Il convient, pour comprendre cette évolution, de prendre en compte le phénomène de la variation linguistique, variation qui est en quelque sorte invariante dans l'histoire des langues, mais qui est souvent ignorée ou occultée. Chaque époque est caractérisée non seulement par la variation géographique, dite dialectale, mais aussi par la variation sociale et stylistique au sein de chaque dialecte, avec notamment une variété conservatrice ou variété de prestige, celle des lettrés, et des variétés avancées, celles des locuteurs ordinaires<sup>15</sup>.

Langue d'origine indo-européenne, le grec ancien à la grande époque d'Athènes (V<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère) se subdivisait en quatre groupes dialectaux : l'ionien, qui comprenait l'attique ou « grec classique », l'arcado-cypriote, l'éolien, et le groupe occidental incluant les variétés de dorien<sup>16</sup>. Les périodes qui nous concernent sont la période classique, la période hellénistique et la période romaine<sup>17</sup>. Il sera question du système vocalique du grec, d'abord

---

<sup>14</sup> Sur l'histoire de la langue grecque, les références ne manquent pas. On mentionnera, par exemple : Antoine Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Paris : Klincksieck, 7<sup>e</sup> éd. révisée 1965 et 1975 (1<sup>re</sup> éd. 1913) ; Michel Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris : Klincksieck, 1972/2005 ; W. Sidney Allen, *Vox Graeca: The Pronunciation of Classical Greek*. Cambridge: Cambridge University Press, 3<sup>e</sup> éd 1987 ; Henri Tonnet, *Histoire du grec modern*. Paris : L'Asiathèque, 2<sup>e</sup> éd. 2003 ; Wendy Moleas, *The Development of the Greek Language*. Bristol: Classical Press, 2<sup>e</sup> éd. 2004 ; Francisco Rodríguez Adrados, *A History of the Greek Language. From its Origins to the Present*. Leiden/Boston: Brill, 2005 ; Geoffrey Horrocks, *Greek. A History of the Language and its Speakers*. Chichester/Malden, MA: Wiley-Blackwell, 2<sup>e</sup> éd. 2010 ; Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to the Ancient Greek Language*. MA: Wiley-Blackwell, 2010 ; D. Gary Miller, *Ancient Greek Dialects and Early Authors. Introduction to the Dialect Mixture in Homer, with Notes on Lyrics and Herodotus*. Boston/Berlin: Walter De Gruyter, 2014.

<sup>15</sup> Une langue n'est jamais homogène et connaît une tension permanente entre conservatisme et innovation. Comme l'écrit Antoine Meillet (*op. cit.*, p. 256), « suivant le degré de culture de chaque individu et suivant la force de la tradition à chaque moment, l'emportent soit la tradition antique, soit les tendances nouvelles au développement » ; on a ainsi « une sorte d'équilibre, constamment variable, entre fixation et évolution » (*ibid.*).

<sup>16</sup> Antoine Meillet, *op. cit.*, ch. IV ; Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 12 ; Henri Tonnet, *op. cit.*, p. 38-40.

<sup>17</sup> « La période hellénistique est celle qui s'ouvre à la mort d'Alexandre le Grand (323) ; la période romaine commence en 146 avant notre ère (prise de Corinthe par Mummius) » (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 8, § 5, n. 2). Notons que la « période hellénistique » n'a pas le même *terminus ad quem* en philosophie et en linguistique historique (cf. n. 3 *supra*) et que, malgré l'écart chronologique qui les sépare, Denys le Thrace et Sextus Empiricus ont tous deux vécu durant la période romaine.

en attique pour la période classique, puis dans la koinè<sup>18</sup> pour les périodes suivantes.

Le système du grec de Sophocle (*circa* 495-406 avant notre ère), de Thucydide (*circa* 460-395), de Platon (*circa* 427-348/347) ou encore d'Aristote (384-322) ou de Démosthène (384-322), par exemple, comprenait les phonèmes vocaliques suivants<sup>19</sup> :

- monophthongues<sup>20</sup> brèves :
  - /i/ (ι) ; /y/ (υ) ;
  - /e/ (ε) ; /o/ (ο) ;
  - /a/ (α) ;
- monophthongues longues :
  - /i:/ (ι) ; /y:/ (υ) ; /u:/ (ου) ;
  - /e:/ (ει) ; /ε:/<sup>21</sup> (η) ; /o:/ (ω) ;
  - /a:/ (α) ;
- diphtongues<sup>22</sup> :
  - /ai/ (αι) ; /oi/ (οι) ; /yi/ (υι) ;
  - /eu/ (ευ) ; /au/ (αυ) ;
  - /a:i/ (αι) ; /o:i/ (οι) ; /ε:i/ (ηι) ;
  - /ε:u/ (ηυ) ; /a:u/ (αυ) ; /o:u/ (ωυ)<sup>23</sup>.

<sup>18</sup> La koinè est la langue commune « qui, aux époques hellénistique et romaine, résulte de l'élimination des dialectes par l'ionien-attique » (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 13, § 10, n. 1 ; pour un exposé complet, on lira Antoine Meillet, *op. cit.*, p. 251-342).

<sup>19</sup> J'ai recours aux symboles suivants de l'API (Alphabet Phonétique International) pour les voyelles : /i/ (i de *sî*) ; /e/ (é de *thé* ou e de l'anglais *bed*) ; /ε/ (è de *frère*) ; /y/ (u de *su*) ; /u/ (ou de *son*) ; /o/ (eu de *peu*) ; /o/ (o de *sot* ou de *sotte*, ou entre les deux) ; /a/ (a de *chat*) ; /æ/ (entre è de *frère* et a de *chat*). Il s'agit de transcriptions phonémiques et non phonétiques, ce qui explique que certains symboles peuvent dénoter plusieurs timbres différents, mais ne s'opposant pas en grec. Les deux points signalent la longueur. Je note les phonèmes entre barres obliques et les graphies entre parenthèses. Le système proposé ici correspond à ce que donne Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 161-162, ainsi qu'à ses transcriptions de textes (par exemple, p. 57-59 pour Sophocle, p. 70-71 pour Thucydide, p. 71-72 pour Platon et p. 72 pour Démosthène). On remarque que « le grec a relativement peu altéré le vocalisme indo-européen ; c'est la langue qui en conserve l'image la plus fidèle » (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 212).

<sup>20</sup> Les monophthongues sont des unités vocaliques qui ne changent pas de timbre en cours d'émission.

<sup>21</sup> Le symbole /ε:/ de l'API dénote la voyelle écrite η en grec, alors que celle qui s'écrit ε est transcrite /e/.

<sup>22</sup> Les diphtongues sont des unités vocaliques avec glissement d'un timbre à un autre en cours d'émission.

<sup>23</sup> Les diphtongues /ai/, /oi/, /yi/, /eu/, /au/ étaient d'une durée globale égale à celle des monophthongues longues. Les diphtongues /a:i/, /o:i/, /ε:i/, /ε:u/, /a:u/, /o:u/ avaient un premier élément long, qui à lui seul était d'une durée égale à celle des

Pour ce qui est des monophthongues longues antérieures, le grec classique opposait le /e:/ (ει) mi-fermé<sup>24</sup> au /ε:/ (η) mi-ouvert. Le /e:/ (ει) était plus fermé que /e/ (ε) et /o/ (ο), qui étaient d'aperture probablement intermédiaire entre celle de /e:/ et celle de /ε:/<sup>25</sup>.

En ce qui concerne la graphie, ι, υ et α représentent des brèves ou des longues de même timbre (/i(:)/, /y(:)/, /a(:)/), ε et ο représentent uniquement des brèves (/e/, /o/), et enfin, η et ω représentent uniquement des longues (/ε:/, /o:/). Les graphies composées de deux de ces lettres représentent des diphtongues, sauf ει et ου, qu'on a coutume de qualifier de « fausses diphtongues », car elles représentent en fait les monophthongues /e:/ et /u:/, respectivement<sup>26</sup>.

Sur le plan prosodique, l'accent de mot en grec ancien<sup>27</sup> se manifeste par le ton, plus précisément par l'association d'une note plus haute, ou ton haut, à la voyelle accentuée. D'une voyelle brève tonique, on dit qu'elle porte l'accent aigu ; d'une longue<sup>28</sup> tonique, on dit qu'elle porte l'accent circonflexe si le ton haut est associé à la première moitié de la voyelle (séquence haut-bas), et qu'elle

monophthongues longues. Les diphtongues à premier élément long subsistaient surtout en fin de mot, et les plus fréquentes étaient à second élément /i/ (Antoine Meillet, *op. cit.*, p. 25). Elles ont très tôt perdu variablement leur élément final dans une prononciation courante ; cet élément final s'écrivait normalement, même dans le cas de /ε:i/, /a:i/, /o:i/ (iota adscrit : ηι, αι, ωι) : les graphies avec iota souscrit à η, α, ω « ne remontent qu'aux manuscrits médiévaux » (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 226-227).

<sup>24</sup> Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 229 pense que /e:/ était « de timbre intermédiaire entre e et i ».

<sup>25</sup> Philomen Probert, in Egbert J. Bakker (dir.), *op. cit.*, p. 96.

<sup>26</sup> Sur l'origine de /e:/ (ει) et /u:/ (ου), on peut se reporter à Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 229-230. Le /e:/ provenait d'une diphtongue /ei/ du grec commun (*i.e.* antérieurement au grec classique), ou d'une longue /e:/ secondaire résultant de contractions (/ee/ > /e:/) ou d'allongements compensatoires ; le /u:/ était le produit de la fermeture d'un /o:/ mi-fermé, qui avait lui-même deux sources : une ancienne diphtongue /ou/, et une longue /o:/ mi-fermée secondaire résultant de contractions (/oo/ > /o:/) ou d'allongements compensatoires. Le /o:/ mi-fermé (graphié ου) a pu se fermer en /u:/ grâce à la place libérée par l'ancien /u(:)/ (υ), antériorisé en /y(:)/ dès le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (Philomen Probert, *ibid.* ; Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 237). Le ω (oméga, long), mi-ouvert au début de l'époque classique, est devenu simplement moyen, comme le ο (omicron, bref) : cette fermeture a été permise par celle du ου (initialement mi-fermé) en /u:/ (Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 161).

<sup>27</sup> Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 293-300, 330-331 ; Paul Garde, *L'accent*. Paris : PUF, 1968, p. 14-15, 140-141, 144-148.

<sup>28</sup> Ce qui inclut les diphtongues.

porte l'accent aigu s'il est associé à la seconde moitié (séquence bas-haut). Dans tous les cas, il s'agit en fait du même ton haut qui est la marque de l'accent<sup>29</sup>.

La graphie dispose pour cela de diacritiques : l'aigu (´) et le circonflexe (ˆ), qui permettent de signaler sur quelle partie d'une longue le ton haut est placé, les brèves ne pouvant porter que l'aigu. Exemples : /sophós/ (« sage »), avec l'accent aigu sur une brève ; /sophô:s/ (« sagement »), avec l'accent circonflexe sur une longue (ton haut sur la première moitié de la voyelle) ; /sophó:teros/ (« plus sage »), avec l'accent aigu sur une longue (ton haut sur la seconde moitié). Quant à l'accent grave (˘), il remplace l'aigu dans la dernière syllabe d'un mot (sauf avant pause ou enclitique)<sup>30</sup>. Exemple : /agathós/ (« bon ») avec l'aigu, mais /agathòs ê:/ (« tu es bon ») avec le grave<sup>31</sup>.

Outre les signes diacritiques pour les accents, la graphie grecque disposait de l'esprit rude (ʰ)<sup>32</sup>, placé sur la voyelle initiale d'un mot pour dénoter une aspiration initiale, plus précisément le phonème /h/, et de l'esprit doux (ʰ)<sup>33</sup> qui, dans les mêmes conditions, signalait l'absence de /h/<sup>34</sup>.

Revenons au système. Celui qui a été donné *supra* représente uniquement la variété conservatrice de l'époque considérée. En effet, dès le V<sup>e</sup> siècle, la voyelle /e:/ (ει) a eu tendance à se fermer en /i:/ (au début, sauf avant voyelle)<sup>35</sup>, d'où les confusions graphiques entre ει et ι ; cette fermeture du /e:/ (ει) a permis au /ε:/ (η) de se fermer à son tour<sup>36</sup> : /e:/ (ει) > /i:/ ; /ε:/ (η) > /e:/ . Les diphtongues /ai/ (αι) et /oi/ (οι) ont commencé à se monophthonguer<sup>37</sup> (cette monophthongaison était acquise au III<sup>e</sup> siècle) : /ai/ > /æ:/ ; /oi/ > /oi/ > /o:/ . La fermeture du /ε:/ (η) en /e:/ (puis en /i:/) a permis au /æ:/ issu de la diphtongue /ai/ (αι) de se fermer en /ε:/ . Enfin, la diphtongue

<sup>29</sup> « L'opposition grecque de l'aigu et du circonflexe n'est donc qu'une réalisation de la place de l'accent » (Paul Garde, *op. cit.*, p. 147).

<sup>30</sup> Paul Garde, *op. cit.*, p. 93-94.

<sup>31</sup> Le signe diacritique du grave (˘) a d'abord été associé à toute syllabe atone. Par ailleurs, nous ignorons la différence phonétique exacte qu'il pouvait y avoir entre une syllabe portant l'accent grave (barytonèse) et une syllabe atone (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 331).

<sup>32</sup> Grec *dasu pneuma*, latin *spīritus asper*.

<sup>33</sup> Grec *psilon pneuma*, latin *spīritus lenis*.

<sup>34</sup> Il importe de préciser qu'au départ l'alphabet grec n'utilisait que les lettres capitales et ne comportait pas de signes diacritiques (Aristophane de Byzance les a introduits au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère).

<sup>35</sup> Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 163 ; D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 40.

<sup>36</sup> D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 51-53.

<sup>37</sup> Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 230-231 ; D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 53.

/yi/ a tendu assez tôt à se simplifier et à fusionner avec /y:/<sup>38</sup>. Ajoutons que les diphtongues à premier élément long étaient instables<sup>39</sup>.

Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le produit de ces changements variables donne un système vocalique qui préfigure celui de la koinè de la période hellénistique<sup>40</sup> :

- brèves :

/i/ (ι) ; /y/ (υ) ;

/e/ (ε) ; /o/ (ο) ;

/a/ (α) ;

- longues :

/i:/ (ι) ; /y:/ (υ, υτ) ; /u:/ (ου) ;

/e:/ > /i:/ (ει) ; /ε:/ > /e:/ > /i:/ (η) ; /o:/ (ω) ;

/a:/ (α) ;

- diphtongues :

/ai/ > /æ:/ > /ε:/ (αι) ; /oi/ > /oi/ > /ø:/ (οι) ; /yi/ > /y:/ (υι) ;

/eu/ (ευ) ; /au/ (αυ) ;

/a:i/ > /a:/ (αι<sup>41</sup>) ; /o:i/ > /o:/ (οι) ; /ε:i/ > /e:i/ > /e:/ > /i:/ (ηι) ;

/ε:u/<sup>42</sup> > /e:u/ > /eu/, ou /ε:u/ > /e:u/ > /e:/ > /i:/ (ηυ) ; /a:u/ > /a:/ (αυ) ; /o:u/ > /o:/ (ου).

Plus tard, les diphtongues /ai/ (αι) et /oi/ (οι) se sont définitivement simplifiées ; le /e:/ (ει) a fusionné complètement avec le /i:/ (ι), et le /ø:/ (< /oi/) a eu tendance à se fermer et à fusionner avec le /y:/ (υ). On obtient alors ce système au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>43</sup> :

- brèves :

/i/ (ι) ; /y/ (υ) ;

/e/ (ε) ; /o/ (ο) ;

/a/ (α) ;

- longues :

/i:/ (ι, ει) ; /y:/ (υ, υτ) ; /u:/ (ου) ;

<sup>38</sup> Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 229 ; Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 162 ; D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 46.

<sup>39</sup> D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 55.

<sup>40</sup> *Ibid.* Ici comme dans la suite, les variantes conservatrices sont placées en premier et les innovations suivent le symbole >.

<sup>41</sup> Il s'agit de la graphie de l'ancienne diphtongue à premier élément long (α) : /a:i/ > /a:/.

<sup>42</sup> La diphtongue /ε:u/ a évolué en /eu/ quand elle résultait d'une suite augment ε + ευ (→ ηυ), et en /e:/ dans les autres cas (W. Sidney Allen, *op. cit.*, p. 87, n. 70).

<sup>43</sup> D. Gary Miller, *op. cit.*, p. 57.

/e:/ > /i:/ (η) ; /æ:/ > /ɛ:/ (α) ; /ø:/ > /y:/ (ο) ; /o:/ (ω) ;

/a:/ (α) ;

- diphtongues :

/eu/ (ευ) ; /au/ (αυ) ; /ai/ > /a:/ (α) ;

/oi/ > /o:/ (ο) ; /ei/ > /e:/ > /i:/ (η) ;

/e:u/ > /e:/ > /i:/ (η) ; /a:u/ > /a:/ (α) ; /o:u/ > /o:/ (ω).

Ensuite, les diphtongues à premier élément long ont définitivement perdu leur second élément et ont ainsi disparu en fusionnant avec les monophthongues longues. Dans les variétés de prononciation courante, le second élément des diphtongues /au/ (αυ) et /eu/ (ευ) s'est transformé en fricative bilabiale (non voisée : API /ϕ/, ou voisée : API /β/<sup>44</sup>), en fonction du contexte)<sup>45</sup>. Quant à l'opposition de durée, elle ne survivait qu'en style relevé<sup>46</sup>.

On peut envisager ceci pour la période romaine, qui est celle qui nous concerne au premier chef car, comme nous le verrons, il y a tout lieu de penser que c'est à la variété conservatrice de ce système que Sextus fait référence dans *Contre les grammairiens*<sup>47</sup> :

- brèves :

/i/ (ι) ; /y/ (υ) ;

/e/ (ε) ; /o/ (ο) ;

/a/ (α) ;

<sup>44</sup> On se gardera de confondre ces symboles de l'API avec les lettres grecques qui leur ressemblent.

<sup>45</sup> Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 169 ; Henri Tonnet, *op. cit.*, p. 52-53. Dès l'époque romaine, les plosives aspirées (/p<sup>h</sup>/, /t<sup>h</sup>/, /k<sup>h</sup>/, graphiées φ, θ, χ) et voisées (/b/, /d/, /g/, graphiées β, δ γ) avaient sans doute des variantes fricatives (Antoine Meillet, *op. cit.*, p. 28 ; Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 170-171 ; Wendy Moleas, *op. cit.*, p. 18 ; Francisco Rodríguez Adrados, *op. cit.*, p. 193, date ces processus de la période hellénistique).

<sup>46</sup> Le processus amenant à la perte de cette opposition a commencé très tôt : les premières traces remontent au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère (Antoine Meillet, *op. cit.*, p. 283).

<sup>47</sup> La graphie classique a été préservée malgré les changements de prononciation (Antoine Meillet, *op. cit.*, p. 256 : « les lettres qu'on écrivait » pouvaient « noter des sons différents avec le temps »). Dans la variété la plus avancée de cette époque, le système est considérablement réduit, puisqu'il ne reste que six voyelles : /i/, /y/, /u/, /e/, /o/, /a/. Comme il est de règle dans l'histoire des langues, la variété conservatrice va finir par disparaître. Le /y/ perdra sa labialité (/y/ > /i/) plus tard dans la période byzantine, au IX<sup>e</sup> siècle (Michel Lejeune, *op. cit.*, p. 231), ce qui donnera le système actuel à cinq voyelles du grec moderne : /i/, /u/, /e/, /o/, /a/.

- longues :

/i:/ > /i/ (ι, ει) ; /y:/ > /y/ (υ, υι) ; /u:/ > /u/ (ου) ;

/e:/ > /i:/ > /i/ (η, ηι) ; /ε:/ > /ε/ > /e/ (αι) ; /ο:/ > /y:/ > /y/ (ου) ; /ο:/ > /ο/ (ω, ωι) ;

/a:/ > /a/ (α, α<sup>48</sup>) ;

- diphtongues :

/eu/ > /eφ/ , /eβ/ (ευ) ; /au/ > /aφ/ , /aβ/ (αυ)<sup>49</sup>.

## DENYS LE THRACE ET LES VOYELLES

Voyons à présent ce qu'on lit dans la grammaire de Denys le Thrace « à propos des éléments<sup>50</sup> », et qui sera la cible des critiques de Sextus :

« Il y a vingt-quatre lettres (*grammata*), de α à ω. [...] On les appelle aussi éléments (*stoikheia*), parce qu'elles ont un rang (*stoikheon*) et une place (*taksin*). De ces lettres, sept sont des voyelles (*phônènta*) : α ε η ι ο υ ω. Elles sont appelées voyelles parce qu'elles forment un son (*phônè*) par elles-mêmes. Des voyelles, deux sont longues (*makra*) : η et ω, deux sont brèves (*brakheia*) : ε et ο, et trois sont dichrones (*dikhrona*) : α ι υ. Elles sont dites dichrones, parce qu'elles peuvent être allongées ou abrégées. [...] Il y a six diphtongues : αι αυ ει ευ οι ου »<sup>51</sup>.

Denys appelle « diphtongues » les groupes de deux lettres pour un seul phonème, et non les diphtongues au sens phonétique du terme. En outre, dans ce passage de son texte consacré aux voyelles, il ne mentionne ni la diphtongue /yi/ (υι était probablement prononcé /y:/), ni les diphtongues à premier élément long. Toutefois, dans un passage traitant de la flexion des verbes contractes, il écrit à propos de la « diphtongue » /a:i/ que « le ι s'écrit, mais n'est

<sup>48</sup> Plus tard écrit α (long) avec iota souscrit.

<sup>49</sup> Les fricatives bilabiales se sont transformées en labiodentales au début de la période byzantine, i.e. à partir du IV<sup>e</sup> siècle (Geoffrey Horrocks, *op. cit.*, p. 167) : /φ/ > /f/, /β/ > /v/.

<sup>50</sup> À propos des éléments (*stoikheia*), Platon faisait dire ceci à Socrate dans le *Cratyle* : « Puisqu'il se trouve que c'est avec des syllabes et des lettres que se fait l'imitation de la réalité, n'est-il pas tout à fait juste de distinguer d'abord les éléments [...] ? » (Platon, *Cratyle*, présent. et trad. inédite de Catherine Dalimier. Paris : GF-Flammarion, p. 155). Aristote définissait quant à lui l'élément comme le segment phonique minimal : « La lettre (*stoikheion*) est une voix (*phônè*) indivisible » (Aristote, *Poétique*, trad., intr. et notes de Barbara Gernez. Paris : Les Belles Lettres, p. 77) ; en réalité, *stoikheion* fait référence aussi bien au graphème qu'au phonème (Keith Allan, *op. cit.*, p. 46).

<sup>51</sup> Traduction personnelle.

pas prononcé », ce qui signifie que les anciennes diphtongues /ε:i/ (ηι), /a:i/ (αυ) et /o:i/ (οι) étaient en fait réduites à /ε:/, /a:/ et /o:/. On comprend ainsi pourquoi il les a écartées de sa liste des voyelles, tout comme les autres diphtongues à premier élément long, *i.e.* avec élément final en /u/ (υ).

Il est impossible de savoir avec certitude à quel système vocalique Denys fait exactement référence, car sa description est trop lacunaire. Néanmoins, l'hypothèse la plus plausible est qu'il s'agit du système que j'ai proposé plus haut pour la période romaine, dans sa variante conservatrice. Cette hypothèse est confirmée par son dialogue à distance avec Sextus, comme nous allons le voir. Il convient en tout cas d'envisager un système mettant en parallèle, pour les graphies simples : ι bref et ι long, υ bref et υ long, α bref et α long, ε (bref) et η (long), ο (bref) et ω (long).

### LA CRITIQUE DE SEXTUS

Françoise Desbordes résume dans ses grandes lignes l'argument du texte de Sextus *Contre les grammairiens* :

« Il y a sept signes de voyelles mais c'est en vain que les grammairiens s'efforceraient de définir sept éléments sonores correspondants. Sextus esquisse une curieuse solution : on a le choix, dit-il en substance, entre une définition de la voyelle comme son distinct effectivement réalisé, ce qui donnerait d'après lui, en tenant compte des aspirations et des accents, 43 voyelles ; et une définition de la voyelle comme abstraction commune aux réalisations comportant longueur, accent, aspiration, et dans ce cas il n'y a plus que cinq voyelles de base »<sup>52</sup>.

Dans son livre<sup>53</sup>, Sextus commence par résumer la position des grammairiens, afin de poser correctement le problème :

« Il y a trois sens du mot élément : le caractère écrit (la forme type), sa valeur et son nom. [...] Il y a donc vingt-quatre éléments de la graphie vocale<sup>54</sup> et les grammairiens notent qu'au niveau le plus général, leur

<sup>52</sup> Françoise Desbordes, « Le langage sceptique. Notes sur le *Contre les grammairiens* de Sextus Empiricus », *Langages*, 16<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 65, 1982 (*Signification et référence dans l'antiquité et au moyen âge*), p. 73 (repris dans *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*, préface de Marc Baratin, textes réunis par Geneviève Clerico, Bernard Colombat et Jean Soubiran. Lyon : ENS éditions, 2007, p. 189).

<sup>53</sup> Pour l'organisation interne de la grammaire, il a été avancé que Sextus se serait inspiré de la *Tekhnè* d'Asclépiade de Myrléa, grammairien du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère (David Blank, *op. cit.*, p. xlv *sq.* ; Marc Baratin *in* Sylvain Auroux (dir.), *op. cit.*, t. 1, p. 204). Les disciples d'Asclépiade sont évoqués par Sextus (*Contre les professeurs*, p. 91).

<sup>54</sup> Littéralement : « La voix mise en lettres » (*Contre les professeurs*, p. 121, n. 1).

nature est de deux sortes. Ils appellent les premières voyelles, les secondes consonnes ; il y a sept voyelles ( $\alpha \epsilon \eta \iota \omicron \upsilon \omega$ ), et tout le reste, ce sont des consonnes. Il y a, disent-ils, trois sortes de voyelles : deux d'entre elles sont longues par nature ( $\eta$  et  $\omega$ ), deux encore sont brèves ( $\epsilon$  et  $\omicron$ ) et trois sont communes c'est-à-dire tantôt longues, tantôt brèves ( $\alpha \iota \upsilon$ ) ; ils appellent aussi ces voyelles communes dichrones, liquides, ambigus et changeantes ; chacune d'elle en effet peut, par nature, tantôt s'allonger, tantôt s'abrégé »<sup>55</sup>.

Sextus critique ensuite la notion d'élément double à propos des lettres  $\zeta$ ,  $\xi$ ,  $\psi$ , phase importante comme la suite va le montrer :

« Ils disent aussi que certaines consonnes sont doubles ( $\zeta \xi \psi$ ) pour la raison que  $\zeta$  serait constituée de  $\sigma$  et  $\delta$ ,  $\xi$  serait constituée de  $\kappa$  et de  $\sigma$ , et  $\psi$  serait constituée de  $\pi$  et de  $\sigma$  [...]»<sup>56</sup>. Si l'on pose que ce sont là les éléments premiers, j'affirme tout d'abord qu'il est absurde pour les grammairiens de dire que certains des éléments sont doubles. En effet, ce qui est double est un composé de deux choses et l'élément ne peut pas être un composé : il doit être simple et non constitué d'autres choses »<sup>57</sup>.

Le même type de raisonnement va s'appliquer aux voyelles dichrones :

« Bien sûr, on pourra annuler de la même façon les dichrones dont la nature est prétendument commune, tenant à la fois du long et du court. [...] Le caractère à lui seul n'est pas indicateur d'un élément commun à double nature : il ne révèle ni que l'élément s'allonge, ni qu'il s'abrège, ni les deux à la fois. [...]  $\alpha$ ,  $\iota$  et  $\upsilon$ , tout seuls n'ont pas en commun l'une et l'autre valeur : ils n'en ont aucune. [...] Avec l'addition de la modulation, l'élément devient soit long lorsque la modulation est longue, soit bref lorsque la modulation est brève, mais il ne devient jamais commun. Il n'y a donc pas d'élément dichrone par nature »<sup>58</sup>.

Les valeurs « long » et « bref » s'annulent mutuellement, et « des valeurs qui s'annulent mutuellement ne peuvent subsister ensemble dans la même émission de voix »<sup>59</sup>. Et c'est ainsi que l'on se retrouve tout logiquement non avec sept voyelles, mais avec dix :

<sup>55</sup> *Op. cit.*, § 99-101, p. 121-123.

<sup>56</sup> Citons Denys lui-même (trad. personnelle) : « Des consonnes (*symphónon*), trois sont doubles :  $\zeta \xi \psi$ . Elles sont appelées doubles, parce que chacune d'elles est composée de deux consonnes,  $\zeta$  de  $\sigma$  et  $\delta$ ,  $\xi$  de  $\kappa$  et  $\sigma$ ,  $\psi$  de  $\pi$  et de  $\sigma$  ».

<sup>57</sup> *Contre les professeurs*, § 103-104, p. 123-125.

<sup>58</sup> *Op. cit.*, § 105-107, p. 125.

<sup>59</sup> *Op. cit.*, § 110, p. 127.

« Puisque voilà annulés les éléments communs et qu'on a bien montré qu'ils sont seulement allongés ou abrégés, il s'ensuivra que chacun d'eux est double : par nature, l'un est long et l'autre bref. Comme α, ι et υ sont doubles, on n'aura plus seulement sept voyelles, dont deux longues (η et ω), deux brèves (ε et ο) et trois dichrones (α, ι, υ), mais on aura en tout dix voyelles, dont cinq longues (η, ω, α long, ι long, υ long) et autant de brèves (ο, ε, α bref, ι bref et υ bref) »<sup>60</sup>.

On voit que Sextus pratique ici un raisonnement rigoureusement phonologique. Si nous nous autorisons à exprimer sa pensée dans notre terminologie actuelle, nous pourrions dire que les grammairiens confondent lettres et phonèmes, et qu'en réalité il y a sept lettres, correspondant non à sept phonèmes, mais à dix. L'argumentation de Sextus révèle bien qu'il considère initialement qu'on a affaire à cinq couples de voyelles, chaque couple comportant une brève et une longue : ι bref, ι long ; υ bref, υ long ; ε bref, η long ; ο bref, ω long ; α bref, α long.

Précisons que Sextus ne prend ici en considération (provisoirement) qu'une partie des phonèmes vocaliques, ceux qui s'écrivent avec une seule lettre ; la raison en est claire : son objectif n'est pas de nous livrer son analyse exhaustive du système vocalique grec, mais de critiquer la méthode des grammairiens. On peut certes penser que la méthode de Sextus reste essentiellement graphique, mais cela doit être nuancé : si elle n'était que graphique, il n'aurait pas contesté le nombre de sept avancé par Denys, nombre qui est exactement celui des éléments graphiques (lettres uniques), alors que les dix voyelles de Sextus sont clairement des phonèmes.

Ensuite, Sextus va appliquer le même raisonnement à l'accentuation, trait prosodique conçu comme faisant partie de la voyelle, ainsi qu'à l'aspiration (esprit rude) ou son absence (esprit doux), considérées comme propriétés de la voyelle, donc également comme des prosodies<sup>61</sup> :

« Mais puisque la lignée des grammairiens a fait l'hypothèse qu'outre ces deux modulations (la longue et la brève), il y a aussi l'aiguë, la grave, la circonflexe, l'aspirée et la non aspirée, chacune de ces voyelles qu'on a indiquées, avec une de ces modulations particulières deviendra un élément »<sup>62</sup>.

---

<sup>60</sup> *Op. cit.*, § 111-112, p. 127.

<sup>61</sup> On pourrait objecter à Sextus que l'aspiration est un phonème consonantique (/h/), et non une propriété de la voyelle ; cette objection serait valide au niveau phonémique, mais non au niveau phonétique : à ce second niveau, l'aspiration n'est en effet que la phase initiale non voisée de la réalisation de la voyelle.

<sup>62</sup> *Op. cit.*, § 113, p. 127-129.

Il s'agira d'éléments phonétiques, au sens où la réalisation d'une voyelle dans la parole est inséparable des prosodies qui lui sont associées : phonétiquement, une voyelle est, nécessairement, précédée ou non d'une aspiration, elle est brève ou longue, accentuée ou non, et si elle est accentuée, elle porte l'aigu, le circonflexe ou le grave.

Sachant que l'accent circonflexe n'est possible qu'avec une longue (voir *supra*), on a les combinaisons possibles suivantes d'après Sextus qui, paradoxalement, démarre ici avec la classification initiale des grammairiens, soit sept voyelles graphiques (et non avec les dix éléments phoniques qu'il a lui-même recensés), ce qui peut s'expliquer par son objectif, qui est de montrer que les grammairiens se trompent dans le cadre de leur propre logique :

- les deux brèves ε et ο : sans esprit et sans accent, avec l'esprit doux, avec l'esprit rude, avec l'accent aigu, avec l'accent grave, ce qui donne dix possibilités ;
- les deux longues η et ω : sans esprit et sans accent, avec l'esprit doux, avec l'esprit rude, avec l'accent aigu, avec l'accent grave, avec l'accent circonflexe, ce qui donne douze possibilités ;
- les trois dichrones α, ι, υ : brèves sans esprit et sans accent, longues sans esprit et sans accent, avec l'esprit doux, avec l'esprit rude, avec l'accent aigu, avec l'accent grave, avec l'accent circonflexe, ce qui donne vingt-et-une possibilités.

Le total s'élève à quarante-trois possibilités, comme l'indique bien Sextus.

Il raisonne ici sur des lettres et sur des signes diacritiques, tout en faisant intervenir la durée, paramètre purement phonétique et non graphique pour les lettres dichrones. En outre, curieusement, il s'interdit les combinaisons de deux diacritiques (esprit + accent) sur une même lettre. S'il se les était autorisées, il aurait pu ajouter les combinaisons suivantes, d'abord pour les deux lettres ε et ο, qui ne prennent jamais le circonflexe :

esprit doux + accent aigu, esprit doux + accent grave, esprit rude + accent aigu, esprit rude + accent grave, soit huit combinaisons ;

ensuite pour les cinq lettres qui acceptent le circonflexe, *i.e.* les deux longues η et ω et les trois dichrones α, ι, υ :

esprit doux + accent aigu, esprit doux + accent grave, esprit rude + accent aigu, esprit rude + accent grave, esprit doux + accent circonflexe, esprit rude + accent circonflexe, soit trente combinaisons.

Cela aurait donné trente-huit combinaisons, qu'il aurait pu ajouter aux quarante-trois qu'il nous propose, soit un total général de quatre-vingt une possibilités<sup>63</sup>.

Qu'en est-il du point de vue des unités phonétiques à présent, en considérant que l'aspiration, la durée et le ton font partie de la production de

---

<sup>63</sup> David L. Blank, *op. cit.*, p. 163-164.

chacune de ces unités ? Les combinaisons possibles sont les suivantes sur le plan phonétique, sachant que l'on a cinq brèves et cinq longues :

non aspirée + inaccentuée (dix possibilités) ; aspirée + inaccentuée (dix possibilités) ;

non aspirée + aiguë (dix possibilités) ; non aspirée + grave (dix possibilités) ;

aspirée + aiguë (dix possibilités) ; aspirée + grave (dix possibilités) ;

non aspirée + circonflexe (cinq possibilités) ; aspirée + circonflexe (cinq possibilités).

L'ensemble donne un total de soixante-dix possibilités. Comment se fait-il que Sextus nous en propose seulement quarante-trois ? Pour ce qui est des non aspirées inaccentuées, il nous en donne dix-sept au lieu de dix, car il en fait figurer certaines deux fois ; en effet, il a compté dix lettres « nues » (*i.e.* sans diacritique), en dédoublant les trois dichrones, mais il a ajouté pour chacune des sept lettres l'esprit doux : or celui-ci ne signale rien sur le plan phonétique, sinon l'absence d'aspiration en position initiale de mot (une lettre avec esprit doux a la même valeur phonétique qu'une lettre sans esprit doux ni rude) ; en revanche, pour les aspirées inaccentuées et pour les non aspirées aiguës ou graves, il nous en propose à chaque fois sept au lieu de dix, car il travaille sur les lettres, et non sur les unités phonétiques. Enfin, il ne nous donne pas les combinaisons de l'aspiration et de l'accent (aspirée + aiguë, aspirée + grave, aspirée + circonflexe). Au final, pour ce qui est des possibilités phonétiques, il nous en donne sept de trop, mais en laisse de côté trente-quatre : il faut donc en ajouter vingt-sept aux quarante-trois qu'il propose, pour arriver au bon total du point de vue phonétique, soit soixante-dix.

Ensuite, après avoir critiqué les grammairiens en proposant d'augmenter le nombre d'éléments vocaliques (en passant de sept à quarante-trois), Sextus propose de manière inverse de réduire ce nombre à cinq :

« Il est aussi un autre argument qui permet d'évaluer différemment le nombre des voyelles : leur nombre serait inférieur au fameux "sept" des grammairiens. En effet, si selon eux, le  $\alpha$ , qu'il soit long ou bref, n'est pas un élément différent mais qu'il s'agit d'un seul élément commun, et s'il en est de même pour le  $\iota$  et le  $\upsilon$ , il s'ensuivra que le  $\epsilon$  et le  $\eta$  ne sont eux aussi qu'un seul et même élément commun, de valeur unique (chacun d'eux ayant la même valeur : en s'abrégant,  $\eta$  devient  $\epsilon$ , en s'allongeant,  $\epsilon$  devient  $\eta$ ). De même aussi,  $o$  et  $\omega$  auront une seule valeur commune, ne variant que par l'allongement et l'abrègement, puisque  $\omega$  c'est  $o$  long et que  $o$  c'est  $\omega$  bref. Les grammairiens, dans leur

aveuglement, ne voient pas ce qui s'ensuit lorsqu'ils disent compter sept voyelles alors que naturellement elles ne sont que cinq »<sup>64</sup>.

Dans ce passage, l'argumentation de Sextus est complètement libérée de la graphie. Ce qui importe est que  $\eta$  est à  $\varepsilon$  ce que  $\omega$  est à  $o$ , et aussi ce que  $\iota$  long est à  $\iota$  bref,  $\upsilon$  long à  $\upsilon$  bref et  $\alpha$  long à  $\alpha$  bref. Autrement dit, si j'allonge  $\varepsilon$ , j'obtiens  $\eta$ , et si j'allonge  $o$ , j'obtiens  $\omega$ , tout comme si j'abrège  $\eta$ , j'obtiens  $\varepsilon$ , et si j'abrège  $\omega$ , j'obtiens  $o$  ; le principe est le même pour  $\iota$ ,  $\upsilon$ ,  $\alpha$ , que je peux allonger ou abrèger. Pour déterminer le nombre de voyelles, Sextus fait ici abstraction de toute modulation, non seulement de l'accent et de l'aspiration, mais aussi de la durée. Il ne garde que la propriété qualitative du son, c'est-à-dire le timbre, ce qui lui permet de ne retenir que cinq éléments vocaliques, car il n'y a que cinq timbres : /i(:)/ ( $\iota$ ) ; /e(:)/ ( $\varepsilon$ ,  $\eta$ ) ; /y(:)/ ( $\upsilon$ ) ; /o(:)/ ( $o$ ,  $\omega$ ) ; /a(:)/ ( $\alpha$ ).

Finalement, on se retrouve soit avec dix voyelles (en comptant la durée), soit considérablement plus (si l'on intègre toutes les modulations : durée, accent et aspiration), soit seulement cinq (en écartant toute modulation, y compris la durée), mais en aucun cas sept : les grammairiens sont pris en défaut dans tous les cas.

Plus loin, Sextus confirme son analyse :

« Si l'on dit des trois éléments  $\alpha$ ,  $\iota$ ,  $\upsilon$ , qu'ils sont communs, parce qu'ils sont susceptibles d'être à la fois longs et brefs, on pourra dire de tout élément qu'il est commun. En effet, tout élément est susceptible des quatre modulations : grave, aiguë, non aspirée, aspirée. Ou bien s'ils ne supportent pas de dire de tout élément qu'il est commun, qu'ils ne disent pas de  $\alpha$ ,  $\iota$ ,  $\upsilon$  qu'ils sont communs pour la raison qu'ils sont susceptibles d'allongement et d'abrègement »<sup>65</sup>.

Sextus aborde aussi la question des combinaisons de deux lettres correspondant aux « diphtongues » de Denys ( $\alpha\iota$   $\alpha\upsilon$   $\varepsilon\iota$   $\varepsilon\upsilon$   $o\iota$   $o\upsilon$ ). Sextus mentionne quant à lui  $\alpha\iota$ ,  $o\upsilon$ ,  $\varepsilon\iota$  à titre d'exemples :

« Inversement, il y a des gens parmi les philosophes qui compteront en plus des éléments ayant une valeur différente des éléments traditionnellement reçus, ainsi  $\alpha\iota$ ,  $o\upsilon$ , et tous ceux qui ont une nature similaire. En effet, l'élément doit être considéré comme élément surtout du fait qu'il correspond à l'émission d'un son non composé et qualitativement unique, comme celles de  $\alpha$ ,  $\varepsilon$ ,  $o$ , entre autres. Puisque  $\alpha\iota$  et  $\varepsilon\iota$

<sup>64</sup> *Contre les professeurs*, § 115-116, p. 129.

<sup>65</sup> *Op. cit.*, § 119, p. 131.

correspondent à une émission simple et uniforme, ce seront aussi des éléments »<sup>66</sup>.

Et plus loin, concernant  $\alpha\iota$  :

« Le son spécifique est entendu dès le début et sera encore tel à la fin, en sorte que  $\alpha\iota$  sera un élément. Et s'il en est ainsi, comme les sons  $\epsilon\iota$  et  $\omicron\iota$  sont eux aussi perçus comme uniformes, non composés et inchangés depuis le début jusqu'à la fin, eux aussi seront des éléments »<sup>67</sup>.

Le raisonnement de Sextus est ici de toute évidence phonologique, ce qui l'amène à affirmer fort justement que, parmi les graphies complexes, non seulement  $\omicron\upsilon$  (/u:/) et  $\epsilon\iota$  (/i:/), mais aussi  $\alpha\iota$  et  $\omicron\iota$ , dénotent des monophongues (cf. « émission d'un son non composé et qualitativement unique »), plus précisément de timbre / $\epsilon$ :/ et / $\omicron$ :/ respectivement si l'on se réfère au tableau donné *supra* concernant le système de la période romaine. Les propos de Sextus confirment donc bien que les graphies  $\alpha\iota$  et  $\omicron\iota$  ne dénotent plus des diphtongues à l'époque romaine, sachant que  $\omicron\upsilon$  et  $\epsilon\iota$  représentaient des monophongues (longues) dès l'époque classique.

Sextus ne mentionne ni  $\alpha\upsilon$  ni  $\epsilon\upsilon$ , ce qui semble normal ; en effet, si mon analyse est exacte, ces graphies complexes représentent les seules diphtongues résiduelles, /au/ et /eu/ : il s'agit donc de « composés », d'où leur omission par Sextus, puisque son but est de démontrer que les prétendus éléments doubles des grammairiens sont en réalité simples. L'introduction de  $\alpha\upsilon$  et  $\epsilon\upsilon$  dans le débat aurait brouillé celui-ci et n'aurait pas été dans l'esprit de son argumentation.

Quant à  $\epsilon\iota$ , il en est question de nouveau plus loin dans le texte, lorsque « nous nous demandons [...] s'il faut écrire *eukhalinon* et *enôdinas* avec un  $\iota$  seulement ou avec  $\epsilon\iota$  »<sup>68</sup>. Cela atteste bien qu'à l'époque de Sextus, les graphies  $\iota$  et  $\epsilon\iota$  étaient partiellement homophones dans la variété conservatrice, puisque le /i:/ correspondait à  $\iota$  ou  $\epsilon\iota$  selon les mots, ce qui entraînait évidemment des risques de faute d'orthographe, dont certaines par hypercorrection<sup>69</sup>.

Nous pouvons en tout cas avancer l'hypothèse que Sextus fait référence à un système assez éloigné de celui du grec classique. Il s'agit à mon avis de la

<sup>66</sup> *Op. cit.*, § 116-117, p. 131.

<sup>67</sup> *Op. cit.*, § 118, p. 131.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, § 169, p. 155-157. Le  $\iota$  de *eukhalinon* et *enôdinas* était long, *i.e.* /i:/ (Anatole Bailly, *Dictionnaire Grec Français*. Paris : Hachette, éd. revue par Louis Séchan et Pierre Chantraine, 2000, p. 863, 865).

<sup>69</sup> Dans les variétés avancées, sans opposition de durée,  $\iota$  et  $\epsilon\iota$  étaient complètement homophones (/i/).

variété conservatrice de la période romaine (voir *supra*), qui comprend les unités suivantes :

- brèves : /i/ ; /y/ ; /e/ ; /o/ ; /a/ ;
- longues : /i:/ ; /y:/ ; /u:/ ; /e:/ ; /ø:/ ; /o:/ ; /ɛ:/ ; /a:/ ;
- diphtongues : /eu/ ; /au/.

Dans sa critique des grammairiens, Sextus distingue les graphies simples (une seule lettre) des graphies composées (deux lettres). Les relations entre les graphies de base (*i.e.* avec une seule lettre) et les timbres que Sextus a en tête dans son argumentation sont les suivantes :

$\epsilon \rightarrow /e/$ ,  $\eta \rightarrow /e:/$  ;  $\omicron \rightarrow /o/$ ,  $\omega \rightarrow /o:/$  ;  $\iota \rightarrow /i(:)/$  ;  $\upsilon \rightarrow /y(:)/$  ;  $\alpha \rightarrow /a(:)$  ;

Quant aux graphies composées  $\epsilon\iota$ ,  $\omicron\upsilon$ ,  $\alpha\iota$ ,  $\omicron\iota$ , elles renvoient manifestement pour Sextus à des monophthongues de timbre /i:/, /u:/, /ɛ:/, /ø:/, respectivement, et seules les graphies  $\epsilon\upsilon$  et  $\alpha\upsilon$  dénotent encore des diphtongues dans son parler :

$\epsilon\iota \rightarrow /i:/$  ;  $\omicron\upsilon \rightarrow /u:/$  ;  $\alpha\iota \rightarrow /ɛ:/$  ;  $\omicron\iota \rightarrow /ø:/$  ;  $\epsilon\upsilon \rightarrow /eu/$  ;  $\alpha\upsilon \rightarrow /au/$ .

## CONCLUSION

Les critiques de Sextus consacrées à la question des voyelles dans son texte *Contre les grammairiens* présentent un triple intérêt.

En premier lieu, elles sont révélatrices d'un mode de raisonnement caractéristique du scepticisme néo-pyrrhonien de Sextus, tantôt judicieux et susceptible de désarçonner l'adversaire visé, mais aussi tantôt non optimal dans sa propre logique interne, n'exploitant pas toutes les possibilités qu'il s'est pourtant offertes lui-même. Rappelons-nous aussi que l'exemple mathématique du plus petit inclus ou non dans le plus grand (voir *supra*) nous a donné l'occasion de constater que Sextus est en outre capable d'adopter une logique fallacieuse avec une incroyable – mais évidente – mauvaise foi, et de s'adonner ainsi au sophisme.

En second lieu, les critiques de Sextus démontrent qu'il est capable d'une conscience phonologique aigüe à un moment où les relations entre graphie et prononciation sont devenues problématiques, ce qui n'était guère le cas à l'époque classique, où un raisonnement tenu sur les lettres valait dans la plupart des cas pour les sons.

Enfin, elles nous livrent une bonne idée de l'état du système vocalique du grec à l'époque romaine. En cela, elles confirment les analyses de l'histoire des voyelles grecques présentées plus haut.

Le grec de Denys n'était plus le même que celui de Platon, et cela vaut *a fortiori* pour celui de Sextus. L'écart s'était creusé assez nettement entre les variétés conservatrices des époques successives, et l'on sait que le changement a

été encore bien plus rapide et important pour les variétés avancées, autrement dit pour celles qui ont mené tout droit au grec moderne, issu de ces variétés populaires et non de la langue des lettrés.

En somme, il en a été du grec comme du latin. Tout cela n'est que normal, car il est bien connu que le style relevé d'une époque donnée est en principe celui qui est condamné à disparaître. Mais il arrive que la résistance soit longue.